

LA TRADUCTION MÉDICALE AU XVI^e SIÈCLE : UNE MALADIE DE TRADUCTEURS

La médecine est certainement le révélateur privilégié de la façon dont l'homme s'est pensé aux différentes époques de l'Histoire. Et parler de traduction médicale, c'est montrer comment cette perception de l'homme peut être extrêmement différente selon les cultures.

Le XVI^e siècle, celui de la Renaissance, est sur ce point un axe qui va faire pivoter le regard que l'homme a sur lui-même et sur le monde auquel il appartient.

Que l'homme est un petit monde (Quod homo sit minor mundis) : tel est le titre d'un ouvrage du XIII^e siècle du théologien et philosophe Robert Grosseteste. L'auteur y décrit la corrélation entre l'Univers (le macrocosme) et l'être humain (le microcosme). Cette filiation, qui n'est en rien redevable à la pensée médiévale, se nourrit d'une parenté philosophique et médicale qui remonte au *Timée* de Platon, où l'Univers, « Âme du monde », créé par le Démonstrateur, est l'archétype de l'âme humaine. Elle indique déjà en filigrane pourquoi les médecins du Moyen Âge et de la Renaissance feront nécessairement appel à des disciplines annexes, dont l'astrologie.

La correspondance entre microcosme et macrocosme, que l'on retrouve notamment dans *Le mégacosme et le microcosme* de Bernard Silvestre ou le *Microcosmus* de Godefroy de Saint Victor, explique le rôle fondamental joué par l'astrologie dans la médecine médiévale¹. Grosseteste dit qu'en l'homme,

l'analogue de la terre est la chair; l'analogue de l'eau est le sang; celui de l'air, c'est le souffle; celui du feu, la chaleur vitale.

Et plus loin, il déclare que les quatre parties du cosmos où chacun de ces éléments domine (terre, mers, atmosphère, cieux) renvoient à quatre parties du corps humain : la tête avec les deux yeux, qui est la terre où brillent le Soleil et la Lune; la poitrine, siège de la respiration, renvoie aux airs; le ventre et ses humeurs renvoient à la mer; les pieds, de par leur attache, sont liés à la terre ferme.

La médecine y est finalement aristotélicienne, dans la mesure où elle épouse la théorie des éléments du philosophe grec. Et c'est le médecin grec Galien, dont la vision finaliste est à l'œuvre dans l'étude du corps humain, qui propose une structure de ce corps faite de terre, d'eau, d'air et de feu.

¹ On sait qu'à Tolède, Gérard de Crémone, le grand traducteur du *Canon* d'Avicenne, aurait donné des cours d'astrologie entre 1175 et 1187.

À l'époque médiévale, où le savoir ne se conçoit que dans le giron de la foi², la vision galénique, aux yeux de laquelle chaque organe accomplit une fonction prédéfinie par le créateur, ne pouvait que plaire à la doctrine scolastique qui lui ouvre les portes de l'Université. C'est précisément au XIII^e siècle, avec le développement des grandes universités, que la médecine acquiert enfin le statut de science, par l'assise théorique qui lui est donnée. L'une des universités les plus connues en Europe dans le domaine de la médecine sera celle de Montpellier, où Nostradamus fit d'ailleurs ses études.

La faculté de médecine de Montpellier, fondée en 1280, deviendra rapidement la grande rivale de l'École de Salerne, dont il sera question plus avant, et la première École médicale d'Europe. L'École de Montpellier est le type même de la faculté d'esprit hippocratique, tout en restant galéniste et arabisante. Les rois et les papes du Moyen Âge y recrutaient leurs médecins.

On pense alors que le corps humain est parcouru de quatre fluides, qui l'alimentent et lui autorisent un bon fonctionnement : la bile jaune, le sang, le phlegme et la bile noire. Si quelqu'un est de mauvaise humeur, c'est que l'équilibre entre bile jaune et bile noire est compromis. Ne parle-t-on pas alors de « mélancolie » ?

Le fonctionnement du corps suit un plan ordonné, assuré par les membres dits « hétérogènes », à savoir le foie, le cœur et le cerveau. Suivant la tripartition platonicienne de l'âme, ils sont respectivement le siège de l'âme végétative, vitale et animale³, et enfin psychique.

La théorie médicale du Moyen Âge s'inscrit donc dans une longue tradition de traductions, fruit du travail des traducteurs nestoriens de Bagdad au IX^e siècle et de leurs homologues tolédans des XII^e et XIII^e siècles. La traductographie cimente par conséquent pendant plus d'un millénaire ce que nous appellerions en termes contemporains la médecine clinique, alors que la théorie attend l'institution universitaire pour s'enseigner, mais non encore pour se remettre en question. Le corpus hippocratique et galénique règne en maître.

Quel paradoxe que celui de l'histoire des traductions, y compris la traduction médicale, qui, par un mouvement de balancier imprimé d'abord vers l'Orient, puis vers l'Occident, permet à Hippocrate, à Galien et à bien d'autres de ressusciter dans la langue de l'original, après avoir transité par le syriaque, l'arabe. Ce n'est qu'à partir du XIII^e siècle que ces textes vivront aussi en latin et beaucoup plus rarement en certaines langues vulgaires comme le roman castillan par exemple, sous l'impulsion d'Alphonse X le Sage !

² Même à l'École de Bagdad au IX^e siècle, le programme de traductions est alimenté par des chrétiens, les Nestoriens en l'occurrence, exilés chez les Abbassides après le concile d'Éphèse en 431.

³ Du latin *anima*, qui signifie âme.

La médecine est au Moyen Âge un vaste tissu d'errances véhiculées par la séculaire absence de questionnement théorique, les erreurs de traductions successives, sans omettre les œuvres de Titivillus, le démon des copistes qui hantait les *scriptoria*.

Nombre d'erreurs sont dues à Galien lui-même et ne furent pas corrigées par les traducteurs successifs, par manque d'initiation au domaine⁴. La médecine étant avant tout clinique depuis l'Antiquité, les connaissances anatomiques sous-tendaient la théorie physiologique de Galien. Certains fourvoiements proviennent, le plus simplement du monde, du fait que Galien n'avait jamais disséqué de cadavres humains. La transposition théorique se faisait donc de l'animal à l'homme, sans vérification biologique ni physiologique. La science galénique, arc-boutée, je le rappelle, sur la Providence divine, était érigée en dogme immuable.

La traduction médicale est dans l'Occident médiéval et pendant la première partie de la Renaissance, une maladie de traducteurs, dans la mesure où ces traductions étaient chroniques et peu fiables. Mais elles avaient le mérite d'exister, non pas uniquement grâce à l'apport de l'École de Tolède, mais surtout par le truchement de cette grande métropole ecclésiastique qu'était Salerne dans la deuxième moitié du XI^e siècle. De riches patients viennent y consulter dès le X^e siècle des médecins renommés, probablement laïques, et au siècle suivant la ville devient un centre d'enseignement médical de premier ordre. C'est de cette époque que dateraient les versions primitives de l'*Antidotaire*⁵ dit de Nicolas et les traités gynécologiques attribués à la mythique Trotula.

Dès le XII^e siècle, la médecine arabe, transvasée dans l'Occident chrétien par les traducteurs de l'École de Salerne, dont Constantin l'Africain fut un maître d'œuvre, reliait les quatre éléments primordiaux du monde physique (terre, eau, air et feu) aux quatre humeurs vitales, dont l'alchimie produit le tempérament⁶ de chaque individu.

Constantin était originaire d'Afrique du Nord et l'arabe était sa langue maternelle. On ne sait s'il était musulman converti sur le tard, mais toujours est-il qu'il étudia la médecine dans son pays d'origine et qu'il savait un peu de grec. Moine au Mont Cassin dont l'abbaye fut fondée à la fin du VI^e siècle par saint Benoît, il y produisit la grande partie de ses traductions avant d'y mourir vers 1087. C'est ainsi qu'il versa en latin l'*Introduction à la*

⁴ On sait que, dans d'autres domaines, les traducteurs français du XIV^e siècle notamment ne manquaient pas de s'immiscer dans le contenu de l'original, par le biais de gloses ou de *prohesmes*, les fameuses préfaces.

⁵ Ce recueil d'ordonnances fournit notamment la description d'une éponge soporifique, imbibée d'un savant mélange d'opium, de jusquiame, de jus de mûre et de laitue, de mandragore et de lierre, que l'on place sous le nez du malade pour l'endormir ou du moins l'apaiser avant l'intervention. La véritable anesthésie voit le jour en 1846 avec Morton.

⁶ Le mot vient du latin impérial *temperamentum* qui signifie « juste proportion ».

*médecine*⁷ de Hunayn Ibn Ishaq, le *Livre Royal*⁸ d'al-Magusi, des ouvrages de Galien, le *Traité des fièvres* d'Isaac Israeli et le *Traité du coït* d'al-Gazzaz.

Ses traductions, très critiquées pour les coupes claires qu'elles opéraient dans l'original, permirent de faire le *distinguo* entre médecine pratique et théorique, la première impliquant la seconde puisque la description pathologique servait à alimenter une quête des causes organiques. On remarque déjà en filigrane la distinction fondamentale entre symptomatologie et étiologie.

Par ailleurs, il est intéressant de souligner combien les erreurs d'interprétation des textes d'Hippocrate et de Galien ont pu influencer les théories médicales de l'École de Salerne. La *Civitas Hippocratica* professait le dogme de la « suppuration louable », c'est-à-dire que toute plaie doit procurer suppuration, au moyen de pommades et cataplasmes s'il échet. Il est amusant de constater que, sur la base des mêmes textes d'Hippocrate et de Galien, et par pur esprit de contradiction dogmatique, l'École de Bologne adoptait la position inverse :

c'est le sec qui, plus que l'humide, approche le plus de l'état sain

affirment Théodoric et Brunus.

Grâce à Constantin l'Africain, la médecine occidentale ne s'abreuvera plus exclusivement aux sources grecques et antiques, mais boira aussi aux connaissances orientales, plus d'un demi-siècle avant les traducteurs tolédans.

Vient alors la grande révolution de la Renaissance, dont je viens d'exposer les prémices, et une date tout à fait particulière à un double titre : 1543. C'est à cette date effectivement que paraît le *De Revolutionibus* de Nicolas Copernic qui, en renonçant à la vision géocentrique de l'Almageste de Ptolémée, livre traduit aussi par Gérard de Crémone, ébranle par la même occasion la vérité canonique du macrocosme. C'est également en 1543 qu'André Vésale, ce « Brabançon de génie »⁹, publie au cours de son séjour padouan le *De Humani Corporis Fabrica*. Cet ouvrage est le premier grand traité anatomique fondé sur la dissection humaine.

C'est le texte d'un homme reçu docteur en 1537 à l'université de Padoue et qui, à l'issue d'une magistrale leçon de dissection, y est nommé au poste de chirurgien et d'anatomiste. Le traité comporte 700 pages, dont 300 gravures, et entend « placer devant les

⁷ Sous le titre d'*Isagogè*.

⁸ Sous le titre de *Pantegni*.

⁹ Selon l'expression d'Henri Mondor (1885-1962), professeur de Clinique chirurgicale et membre de l'Académie française.

yeux de ceux qui étudient les œuvres de la nature» toutes les parties du corps en mentionnant leur « utilité et leur fonction ».

Au fil des pages, le corps humain dévoile l'intimité de son squelette, de ses muscles, de son système vasculaire, de son système nerveux, sans oublier les viscères abdominaux, les organes thoraciques et le cerveau. Des éléments jusque-là insoupçonnés sont mis au jour, comme le corps calleux, le thalamus et la matière blanche, laquelle se distingue de la matière grise. Mais la *Fabrica* fait bien davantage.

Elle renverse aussi le dogme du microcosme, mis à mal comme son correspondant, le macrocosme. Et la démarche qui consiste à asseoir le savoir sur l'observation scientifique, au grand dam de Jacques Sylvius et des traditionalistes, renverse le dogme de Galien à plus d'un millénaire de distance. Il est intéressant de rappeler ici ce que Copley-Christie écrivait à propos de l'université de Padoue :

*L'Université de Padoue fut, pendant tout ce siècle, le quartier général d'une école philosophique absolument opposée aux doctrines du christianisme, et qui était divisée en deux sectes dont l'une était panthéiste et l'autre, pas absolument matérialiste, si l'on veut, mais du moins fort près de l'être.*¹⁰

Vésale repère et dénonce quelque 200 erreurs chez son maître, lequel a anatomisé des animaux, notamment des singes, plutôt que des êtres humains. Sylvius ne peut souffrir que ce qu'il a enseigné pendant trente ans soit faux. Par jalousie, il en vient à proférer : « Ce n'est pas Vesalius, mais Vesanus [le fou] qu'il faut dire ».

C'est un changement de trajectoire fondamental, peu perceptible néanmoins si on fait l'impasse sur l'histoire de la médecine jusqu'à cette époque. L'anatomie faisait jusqu'à la Renaissance l'objet d'un mépris profond de la part des médecins, indubitablement influencés par l'union indissoluble du corps et de l'âme dans la conception de l'être humain. En outre, la chirurgie fut, pendant tout le Moyen Âge, le parent pauvre de la médecine, condamnée par l'Église elle-même au Concile de Tours de 1163 : *Ecclesia abhorret a sanguine*. Dans certaines Universités, le candidat, pour obtenir sa licence, devait jurer qu'il n'opérerait jamais par le fer et par le feu. Aussi, la chirurgie était-elle le plus souvent l'apanage des barbiers.

Ces personnages sont à la fois saigneurs, vendeurs d'onguents, poseurs de ventouses, arracheurs de dents ou rebouteux. Ils rasent, coupent les cheveux, ouvrent les abcès, opèrent

¹⁰ Richard Copley-Christie, *Étienne Dolet, le martyr de la Renaissance. Sa vie et sa mort*, traduit par Casimir Stryjenski, Paris, Librairie Fischbacher, 1886.

les hernies. Ce sont les manœuvres de la médecine, appelés encore «chirurgiens de robe courte ».

Auparavant, la dissection officielle se faisait par le médecin depuis une estrade d'où il lisait et commentait l'ouvrage de Galien, abandonnant au barbier la tâche avilissante de découper les chairs. Il faut imaginer le barbier aux mains hésitantes, plongeant dans les entrailles du corps, avec crainte ou délectation parfois, mais toujours aux ordres d'une science dont il ne comprenait pas toujours les fondements ni, dans la plupart des cas, la langue même des instructions données.

Avec Vésale se produit un changement de cap radical dans la médecine, mais aussi dans la traduction médicale, puisque le médecin va vérifier de ses mains le savoir du texte de départ et non plus importer des concepts inconnus ou non encore vérifiés, mais les jauger sur le terrain, en modifier l'acception, voire la dénomination.

On passe donc d'une science d'emprunts à une science d'adaptation, y compris au sens traduisant du terme. Le simple transcodage linguistique se mue imperceptiblement en adaptation métalinguistique sous l'influence conjuguée du scalpel et de la main qui le guide. En 1540, Dolet érigeait en règle de traduction suprême la connaissance du domaine avant les savoirs linguistiques. La proximité des dates ne peut que frapper l'historien de la traduction.

Vésale va rompre avec l'ancienne tradition, s'emparer de la pince et du scalpel et, sans intermédiaire, entreprendre une fouille méthodique du corps, à commencer par les os. Comme le fait remarquer Le Breton,

*le corps est de la sorte mis en apesanteur, dissocié de l'homme; il est étudié pour lui-même, comme réalité autonome.*¹¹

L'homme de Vésale préfigure le dualisme cartésien¹², loin de la protection jalouse de la scolastique.

Toute la médecine et, par voie de conséquence la traduction des ouvrages médicaux, s'en voit révisée et la sacro-sainte vérité d'un original infallible se voit attaquée par le recours à la vérification *in situ*. D'où l'éclosion de véritables théâtres d'anatomie au sein des facultés de médecine et la célèbre exclamation : « on verra à l'autopsie ».

¹¹ David Le Breton, *La chair à vif*, Paris, éd. A. M. Métailié, 1993.

¹² *Le Traité des passions de l'âme*, rédigé en 1645-1646, explique les rapports de l'âme et du corps et est en partie redevable à la correspondance qu'entretenait Descartes avec la Princesse Élisabeth de Bohême.

Les retraductions n'ont vu le jour qu'après la levée des tabous religieux qui interdisaient pendant le Moyen Âge la dissection humaine. Il fallut attendre Sixte IV (1414-1484), ancien étudiant de Padoue précisément, et surtout Clément VII pour qu'elle soit autorisée¹³.

Les traductions à la Renaissance étaient donc avant tout l'œuvre des praticiens et concernaient essentiellement la terminologie et la nomenclature, très complexes en raison de l'usage concomitant du grec, du latin, de l'hébreu et de l'arabe. C'est Manfredi (1430-1493) qui établit le premier une terminologie vernaculaire à Bologne¹⁴.

La Renaissance, c'est avant tout le passage de témoin entre le médecin issu de la Faculté, traitant le patient à l'aide de beaux raisonnements empruntés à la scolastique, et le praticien ou chirurgien fonctionnaire. Le licencié réservera son jargon d'école aux dissertations officielles et fera appel à l'empirisme et au sens pratique de son confrère chirurgien.

Mais la traduction médicale à la Renaissance allait aussi être l'enjeu d'un affrontement sans merci entre deux théories. On connaît l'influence des notions astrologiques et ésotériques dans le domaine de la médecine. Le monde scientifique se divisait entre tenants de l'école aristotélogalénique et disciples des écoles néoplatoniciennes, de la gnose et de la Kabbale, dont le chef de file n'était autre que Paracelse (1493-1541). Celui-ci brûle solennellement les œuvres de Galien et d'Avicenne lors de sa leçon inaugurale à Bâle et invite à abandonner «ce savoir mort» pour donner la priorité à l'observation personnelle. Et pourtant son œuvre fait la part belle à des considérations empreintes d'astrologie et d'alchimie.

Cette opposition ne pouvait que renforcer la confrontation des théories par le biais de l'autopsie, laquelle allait alimenter les traductions, notamment par les gloses.

Apparaît alors un élément déterminant dans le développement de la médecine, trop souvent négligé par les historiens : l'Art.

On ne saurait passer sous silence le rôle des artistes intéressés par les muscles, la posture et les mouvements du corps humain. C'est à cette époque qu'apparurent les premiers écorchés montrant les muscles superficiels avec une précision grandissante, qu'il s'agisse de Dürer, de Michel Ange ou de Léonard de Vinci. Ce dernier réalisa de remarquables dessins anatomiques après avoir pratiqué en personne des dissections, mais la plupart sont restés

¹³ Il y a cependant quelques exceptions, comme Henri de Mondeville (1260-1320), chirurgien de Philippe le Bel et crédité d'une dissection autorisée en 1315.

¹⁴ Dans l'ouvrage de Berengario Da Carpi, il y avait onze termes synonymes pour désigner la trachée artère.

confidentiels¹⁵. Vésale put illustrer sa *Fabrica* avec l'aide de Von Calcar et peut-être du Titien. Si l'histoire de la médecine est très ancienne, celle de l'anatomie ne commence véritablement qu'au XVI^e siècle.

La pratique forcenée des dissections fut un facteur décisif de progrès. Il faut penser à Michel-Ange se faisant payer en cadavres son travail pour le prieur de l'église où il œuvrait, ou à Vésale passant des nuits entières à exhumer des cadavres au cimetière des Innocents ou à disputer aux vautours les restes de pendus sur la butte de Montfaucon.

On y subodore également une espèce de querelle des Anciens et des Modernes avant la lettre, et dans un domaine particulier. Au début du XVI^e siècle effectivement, certains traducteurs français continueront de traduire les Anciens, comme le montrent les quelques exemples qui suivent : le médecin Martin Grégoire (*De la composition des médicaments*, 1545) et son confrère Jean Le Bon (*D'amaigrir le corps*, 1556) traduisent Galien; d'autres traduisent Hippocrate, comme Jean Brêche (*Aphorismes*, 1552). Le *Traité de matière médicale* de Dioscoride est traduit par le moine Martin Mathée.

L'esprit critique de l'époque se porte aussi sur ces textes anciens. Mille fois recopiés, traduits du grec, du syriaque et de l'arabe, ils sont dans certains cas devenus incompréhensibles, ce qui accentue le travail du traducteur sur l'original et le conduit inévitablement à questionner des idées reçues. Toutes les œuvres chirurgicales de l'Antiquité sont publiées en latin à Bâle, par Gesner, en 1555. Leur diffusion sera assurée par l'essor de l'imprimerie.

Certains traducteurs s'intéressent plutôt aux auteurs modernes, que ce soit parce qu'ils dominaient plus le latin et les langues vulgaires que le grec, ou parce qu'ils avaient perçu la faillite, du moins partielle, du dogme galénique. C'est ainsi que la *Practica in arte chirurgica copiosa* (1514) de l'Italien Giovanni di Vigo est adapté en français par Nicolas Godin sous le titre *De Vigo en françois, sensuit la pratique en cyrurgie* (1525). Le médecin Jacques Grévin traduit *L'Anatomie* (1569) de Vésale, démontrant la préemption culturelle et, par ricochet, linguistique des temps nouveaux.

Il ne faudrait surtout pas oublier que la Réforme était avant tout, selon l'expression restée célèbre d'Edmond Cary, une « querelle de traducteurs ». Certains, comme Dolet, avaient péri sur le bûcher pour avoir précisément nié l'immortalité de l'âme à laquelle nous avons fait allusion plus haut. Vésale lui-même, dont la disparition est encore auréolée de mystère, aurait, selon certains auteurs, été victime de la Sainte Inquisition. L'époque étant ce qu'elle était, il y avait quelque péril à renier les dogmes d'Aristote et de Galien.

¹⁵ Ils n'ont été retrouvés qu'à partir de la fin du XVIII^e siècle dans les collections royales de Grande-Bretagne.

L'importance de Du Bellay et de *sa Deffence et illustration de la langue françoise* (1549) assoit cette langue vulgaire et lui permet d'accueillir dans son giron les langages scientifiques. Il n'est donc pas fortuit qu'Ambroise Paré¹⁶, le médecin de François Ier, publie d'entrée en français ses traités de chirurgie (1573). En 1546, il publiera *La méthode de traicter les playes faites par hacqbutes et aultres bastons à feu*, ce qui représente donc un pas supplémentaire par rapport à Vésale qui publiait encore en latin. De plus, Ambroise Paré, c'est la consécration d'un barbier chirurgien, personnage généralement illettré et laïque, dont la technique bat en brèche les connaissances des chirurgiens de robe longue, indignés que l'on puisse écrire un traité médical digne de ce nom dans une autre langue que le latin.

Ce sont précisément ces médecins, dont la vanité le dispute à l'incompétence, que l'on retrouve dans les savoureuses caricatures de Molière. Drapés dans leur longue robe noire, coiffés d'un haut chapeau, les Purgons et Diafoirus occultent leur ignorance sous un continuel verbiage, mi-français, mi-latin, entrecoupé de nombreuses citations d'Hippocrate et de Galien. Tâtant le pouls d'une main hautaine, examinant le flacon d'urine de l'autre, ils terminent leur consultation par une formule cryptique et un bon clystère.

La naissance de la terminologie médicale en langue française au XVI^e siècle, qui servira plus tard la biunivocité tant recherchée en matière scientifique, s'inscrit dans un sociolecte indolore où le verbiage pseudo-savant s'échine à dédouaner l'incapacité du praticien sur le terrain. La terminologie savante sort du cadre muet et anonyme des dictionnaires pour être proférée à l'adresse du patient et détourner le pôle d'attention du malade vers le médecin. À cet égard, on relira avec plaisir certains passages du *Malade imaginaire*, dont celui-ci (acte III, scène III) :

ARGAN ¾ Les médecins ne savent donc rien, à votre compte ?

BÉRALDE ¾ Si fait, mon frère. Ils savent la plupart de fort belles humanités, savent parler en beau latin, savent nommer en grec toutes les maladies, les définir et les diviser; mais, pour ce qui est de les guérir, c'est ce qu'ils ne savent point du tout.

ARGAN ¾ Mais toujours faut-il demeurer d'accord que sur cette matière les médecins en savent plus que les autres.

¹⁶ On lui doit notamment l'invention de la suture des plaies.

BÉRALDE $\frac{3}{4}$ Ils savent, mon frère, ce que je vous ai dit, qui ne guérit pas de grand-chose, et toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons et des promesses pour des effets.

La conjugaison de la traduction médicale, mise sous le boisseau depuis Bagdad et Tolède, et de l'intérêt pour la littérature en langues vulgaires et en latin, navigue de conserve avec l'apparition des premiers dictionnaires bilingues et techniques. On peut citer à cet endroit le Dictionnaire latin-françois et françois-latin de Robert Estienne (1539), le *Dictionnaire de médecine* (1564) et le *Thesaurus graece linguae* (1572) de Henri Estienne. C'est d'ailleurs Robert Estienne, l'imprimeur royal au service de François Ier et Henri II, censuré par la Sorbonne pour son appartenance au protestantisme, qui aurait créé en 1540 le verbe *traduire*¹⁷.

On voit par conséquent qu'il faut faire un sort à la dichotomie classique entre littéraires et scientifiques. L'Histoire des Lettres nous montre le mirage de ce type de discours. François Rabelais, traducteur d'Hippocrate, n'était-il pas aussi diplômé de la Faculté de Médecine de Montpellier et médecin à l'Hôtel-Dieu à Lyon avant d'écrire son *Gargantua* et son *Pantagruel*, jalonnés d'érudition philologique et dont l'épisode de Panurge pose à merveille la problématique des langues ? Le grand Émile Littré, connu essentiellement pour son *Dictionnaire*, féru en grec, en sanskrit et en arabe, ne fit-il pas des études de médecine avant de traduire les *Œuvres d'Hippocrate* entre 1839 et 1861 ? Ce furent d'ailleurs ses traductions qui lui ouvrirent les portes de l'Académie française, plutôt que son œuvre de lexicographe.

On peut dire en conclusion que la traduction médicale est, à la Renaissance, un merveilleux exemple de traduction adaptation ou, mieux encore, un modèle de traduction érudition, aux antipodes d'une version servile rédigée à la gloire du seul auteur. C'est la confrontation diachronique entre un monde théorique révolu et une réalité scientifique nouvelle, vérifiée sur le terrain, qui va remodeler l'information linguistique de départ.

Par ailleurs, la traduction médicale de la Renaissance ouvre la voie à une terminologie scientifique - le mot *terminographie* me semble néanmoins plus approprié - toujours utilisée de nos jours, dont le caractère érudit ne garantit ni la vérité, ni la précision du discours. Quelle est donc cette science qui fait d'un *anémique* un exsangue et d'une *tumeur cervicale* un cancer du cou ?

À mon sens, l'appropriation de la maladie du patient par le seul médecin remonte à cette époque, dans le sens où le savoir du médecin devient inaccessible au malade puisqu'il

¹⁷ Il semble en réalité que le verbe existait déjà vers 1510.

n'est plus exclusivement livresque, et donc public. Le savoir médical sort du livre pour pénétrer dans un corps fait de chair et de sang auquel, paradoxalement, le propriétaire n'a pas accès.

Seul le médecin appréhende les arcanes du corps et c'est à la Renaissance que l'on voit le développement des éponymes médicaux qui mettent le médecin sous les feux de la rampe, en reléguant dans l'ombre le malade dépositaire de la maladie, à qui on dénie information et vérité. C'est ainsi que Fallope (1523-1562), ancien chanoine de la cathédrale de Modène, donna son nom aux trompes de l'utérus et au ligament de l'arcade crurale. Bartholomé Eustache (1520-1574), médecin du pape et professeur à l'Université, restera à jamais l'homme de la trompe et de la valvule de la veine cave inférieure qui portent son nom.

L'épidémie éponymique est sans doute aucun une maladie imputable au virus de la traduction, lequel met un savoir rudimentaire, non éprouvé, en contact avec une réalité clinique nouvelle, autre, qui produit des anticorps linguistiques.

BIBLIOGRAPHIE

- BALTY-GUESDON (M. G.) 1992, « Le Bayt al-hikma de Bagdad », *Arabica*, 39, pp. 131-150.
- COPLEY-CHRISTIE (R.) 1886, *Étienne Dolet, le martyr de la renaissance. Sa vie et sa mort*, traduit par C. Stryienski, Paris, Librairie Fischbacher.
- GALIEN 1994, *Œuvres médicales choisies*, trad. de C. Daremberg, présentation et notes par A. Pichot, t. 1 & 2, Paris, Gallimard, coll. Tel.
- GOURÉVITCH (D.) 1994, *Hippocrate. De l'art médical*, Paris, Le livre de poche.
- GRMEK (M.) dir., 1996, *Histoire de pensée médicale en Occident*, t. I, Paris, Seuil.
- HILDEGARDE DE BINGEN 1982, *Le livre des œuvres divines (Visions)*, Paris, Albin Michel.
- LE BRETON (D.) 1993, *La chair à vif*, Paris, A. M. Métailié.
- LE GOFF (J.) 1985, *Les intellectuels au Moyen Age*, 2^e éd., Paris, Seuil.
- RASHED (R.) éd., 1997, *Histoire des sciences arabes*, 3 vol., Paris, Seuil.
- RODIS-LEWIS (G.) 1990, *L'anthropologie cartésienne*, Paris, P.U.F.
- SAKKA (M.) 1998, « La révolution vésalienne ou l'anatomie devient une science », *Dossiers d'Archéologie*, n° 231, pp. 50-63.
- VANNEUVILLE (G) 1998, « De Galien à Vésale. Les années noires de l'anatomie », *Dossiers d'Archéologie*, n° 231, pp. 30-39.
- VERGER (J.) 1998, « Les médecins de Salerne », *Les Cahiers de Science et Vie*, n° 43, pp. 30-32.

WEBER (É.-H.) 1991, *La personne humaine au XIII^e siècle*, Paris, Vrin.

Source : "La traduction médicale au XVI^e siècle: une maladie de traducteurs", *Actes du Colloque international de traductologie "Nostradamus, traducteur traduit"* (décembre 1999), Bruxelles, éd. du hazard, 2000, pp. 13-33.